

Retrouvez nos prochaines parutions, les ouvrages du catalogue et les événements à ne pas rater. Votre avis nous intéresse : dialoguez avec nos auteurs et nos éditeurs. Tout cela et plus encore sur Internet à :

<http://blog.editionsleduc.com>

Maquette : Facompo – lisieux

© 2011 LEDUC.S Éditions
17, rue du Regard
75006 Paris – France
E-mail : info@editionsleduc.com
ISBN : 978-2-84899-467-3

DANIEL ICHBIAH

Les  Vies
de
Steve Jobs

L E D U C . S
E D I T I O N S

Sommaire

Le miroir brisé de l'innocence 7

Première vie

La quête

Chapitre 1	Faux départ	17
Chapitre 2	Woz	29
Chapitre 3	Prise de conscience	39

Deuxième vie

La gloire de Steve

Chapitre 4	Ma petite entreprise	57
Chapitre 5	L'Apple II	67
Chapitre 6	Le plus jeune millionnaire américain	83
Chapitre 7	Les pirates du Macintosh	99
Chapitre 8	La révolution du Mac	129
Chapitre 9	La chute de Steve	141

Troisième vie

L'Odysée

Chapitre 10	NeXT	159
Chapitre 11	Désillusions	179
Chapitre 12	Renaissance	193

Quatrième vie

L'apogée

Chapitre 13	Retour chez Apple	205
Chapitre 14	Musique !...	231
Chapitre 15	iPhone mania	257
Chapitre 16	Apothéose	277

Remerciements	295
---------------	-----

Sources	297
---------	-----

Index des noms propres	305
------------------------	-----

Crédits photos	313
----------------	-----

Le miroir brisé de l'innocence

*« Je suis passé de la misère à la fortune dans le chagrin de la nuit,
Dans la violence d'un rêve d'été, dans la froideur d'une lumière d'hiver,
Dans la danse amère de la solitude engloutie par l'espace,
Dans le miroir brisé de l'innocence perceptible sur chaque visage oublié. »*

*I have gone from rags to riches in the sorrow of the night
In the violence of a summer's dream, in the chill of a wintry light,
In the bitter dance of loneliness fading into space,
In the broken mirror of innocence on each forgotten face.*

Sans doute Steve Jobs se reconnaissait-il dans ces vers écrits par un poète qu'il adule : Bob Dylan...

Quelque chose d'indicible rapproche ces deux personnages. Dylan peut entrer dans un studio d'enregistrement le matin mal réveillé, un brin patraque, s'asseoir devant le micro, accoucher d'une

prise, une seule, et laisser les techniciens du son se débrouiller avec. Donner sa vérité à l'état brut, sans compromis, avec une force telle qu'il n'y a rien à ajouter.

Un trait de caractère unit ces deux personnalités. Tout comme Dylan, Jobs n'a que faire qu'on l'aime ou non. Authentique jusqu'à la moelle, il n'a de comptes à rendre à personne. Il s'exprime comme il respire, énonce ce qu'il a à dire comme il l'entend.

Certes, il l'a parfois payé cher, bien cher...

La première vie de Steve Jobs fut mouvementée, mais touchante. À la fois idéaliste et tourmenté, il cherchait à tâtons la voie à suivre. Steve se sentait en décalage, mais durant ces vibrantes années soixante, n'étaient-ils pas des millions à partager ce sentiment ?

Par la grâce d'une époque bénie, Bob Dylan, les Beatles et les Doors ont écrit la fabuleuse bande sonore du film de sa jeunesse. Il a vu émerger la contre-culture, les hippies, les expérimentations en tout genre... Il a adhéré spontanément à certaines tendances de son époque tout en demeurant sur l'expectative.

Les paradis artificiels, il n'y a goûté que du bout des lèvres. Son opium à lui, c'était l'électronique, pour laquelle il nourrissait une fascination digne des géniteurs de Pinocchio ou de Frankenstein : la patiente élaboration d'une machine, un objet qui prend vie.

La chance a voulu qu'un émule de da Vinci habite non loin de sa maison d'enfance : ce beatnik barbu de Steve Wozniak, dont le génie fut déterminant par la suite.

Et puis, à l'université, son âme a subi les assauts d'une autre séductrice, tout aussi sensuelle et exclusive : la quête d'une illumination spirituelle. Steve se revoit, parcourant les routes de l'Inde en compagnie d'un autre étudiant, Dan Kottke. Dans ce film du passé, il assiste médusé à la procession de dizaines de milliers d'hommes dénudés venus des hautes montagnes en direction du Gange, comme si l'eau du fleuve pouvait nettoyer leur âme...

À partir de 1977, Jobs subit une métamorphose étonnante. Une fois sa voie trouvée, une énergie inattendue se libère. Il se démène comme un beau diable pour créer Apple, lancer l'Apple II puis le Macintosh.

L'aventure Apple représente l'essentiel de sa deuxième vie, celle d'une ascension chaotique vers les étoiles. Et puis, le soleil qu'il a frôlé va lui brûler les ailes...

Tout s'est passé si vite. Avec son ami d'enfance Wozniak, champion absolu de la technologie, ils bricolent un premier ordinateur. Puis entreprennent de réaliser leur premier chef-d'œuvre, l'Apple II.

Insouciant de son allure hippie qu'il assume sans vergogne, Jobs drague les financiers en costume et les rallie à sa cause, l'attrait des billets verts surpassant leur dégoût initial pour ces jeunes débraillés. L'Apple II va rendre Jobs et Wozniak riches et célèbres.

Devenu le plus jeune millionnaire américain à 25 ans, Jobs connaît la gloire, les ovations, les médias qui se battent pour recueillir ses propos. Et il y prend goût. Pourtant, une autre quête happe alors son âme.

Lors d'une visite dans les laboratoires de recherche chez Xerox, il est touché par la Grâce. En un éclair de seconde, il entrevoit un futur magnifique : la fusion de l'artistique et de l'informatique. L'ordinateur revisité par le Beau. Il amorce alors une conquête d'une autre envergure. Avec le Macintosh, il va changer le monde ! Point final.

Jobs ne se contente pas de viser une belle qualité : il mûrit une excellence digne d'un Michel-Ange. Son désir de perfectionnisme n'est pas en surface. La tendance est ancrée dans son âme et il ne tolère pas d'à peu près. Plus d'un ingénieur s'est arraché les cheveux face à ses prétentions. Déjà en 1977, il voulait que les chemins de la carte mère de l'Apple II soient dessinés de manière rectiligne, peu importe si cela rendait sa conception incroyablement plus ardue. Et alors ? On ne bâtit pas la chapelle Sixtine comme on fait les motels. Le moindre détail doit relever de la perfection...

Pour créer le Macintosh, Jobs s'est entouré d'une équipe d'esprits rarissimes, triés sur le volet avec un art de la sélection impitoyable. Un an et demi plus tôt, alors qu'il était en conférence à l'Institut Smithsonian, il était revenu là-dessus... « Il est douloureux de ne pas avoir les meilleurs gens du monde à ses côtés. Mon job a été exactement cela : me débarrasser de certaines personnes qui n'étaient pas à la hauteur. »

Steve se revoit plantant un drapeau de pirates dans le repaire des artistes de l'équipe du Macintosh, une bande de marginaux sublimes tentant de prolonger artificiellement la *fiesta* du Flower Power des années soixante. Ils s'étaient réfugiés dans une bâtisse séparée du reste d'Apple pour mieux préparer une révolution de l'intérieur.

L'épopée du Macintosh s'est déroulée dans des conditions homériques, tout en faisant fi de l'opinion commune et en dépit d'obstacles que d'autres jugeraient insurmontables. Elle n'était pas sans rappeler les péripéties vécues par Francis Ford Coppola sur *Apocalypse Now*. Des individus plutôt rebelles par nature tels que Andy Hertzfeld ou Randy Wigginton ont donné le meilleur d'eux-mêmes alors qu'on les aurait mal imaginés en faire autant en d'autres circonstances. À l'instar de ses collègues de l'équipe du Macintosh, Hertzfeld a élaboré avec finesse l'interface du Macintosh sans ménager ses heures ni sa créativité, acceptant de bon cœur les brimades régulières du capitaine au long cours...

Impétueux et fier, Steve n'en faisait qu'à sa tête, intervenant sur les moindres détails de sa Joconde à lui. Il se revoit entrer dans le bureau d'Andy Hertzfeld, cet anticonformiste dont le radeau avait échoué on ne sait comment sur les rivages d'Apple. Il avait surgi, sans préambule, pour clamer :

« Andy, je t'annonce que tu fais désormais partie de l'équipe du Macintosh !

– Super, avait rétorqué Hertzfeld. Donne-moi juste quelques jours, le temps que je termine un programme pour l'Apple II.

– Rien n'est plus important que le Macintosh ! », avait décrété Jobs.

Joignant le geste à la parole, il avait débranché l'Apple II d'Hertzfeld, empilé l'écran et le clavier et aussitôt s'était dirigé vers le parking. Andy avait couru tant bien que mal derrière lui, protestant comme il le pouvait contre l'absolutisme de son nouveau boss.

Jobs est ainsi : dévoué corps et âme à la cause qu'il a entreprise. Le mot *compromis* ne fait pas partie de son dictionnaire.

Le Mac est apparu en janvier 1984, sous une pluie d'acclamations. Jobs a fait réaliser un clip fantastique, ultra-audacieux, par Monsieur *Blade Runner*, alias Ridley Scott, et, malgré la réserve de ces pleutres du conseil d'administration, ce film coup-de-poing a envahi par surprise les écrans de millions de foyers américains. Le monde est entré dans l'ère du Macintosh.

Cette citadelle, Jobs l'a établie comme on bâtit une cathédrale, pierre par pierre, animé d'un sens sans compromis de la perfection. Son histoire avec Apple a eu un parfum romanesque, imbibé de défis, de victoires, de coups de théâtre. Telle a été sa deuxième vie, une inoubliable épopée. Nos plus belles années.

Pourtant, alors que Jobs venait d'atteindre son Graal, qu'il était au faite de sa gloire, le sol s'était dérobé... Un félon avait tiré le tapis sous ses pieds. Jamais, au grand jamais, il ne le lui pardonnera. John Sculley, celui qu'il avait recruté lui-même pour prendre les rênes d'Apple, a organisé sa destitution.

Depuis, Sculley a couché ses mémoires sur le papier et tenté d'expliquer, arguments à l'appui, qu'il n'avait pas d'autre choix : à l'en croire, Jobs était en train de couler Apple. Qu'en savait-il au juste ?

La rancœur est demeurée intacte envers celui qui l'a fait éjecter d'Apple comme un malpropre !

Sa troisième vie a alors commencé...

Il l'ignorait encore, mais il avait entamé une croisade digne de Don Quichotte combattant ses moulins, à tenter de sauver une Jérusalem déjà libérée. Il a bâti la société NeXT, une pyramide plus imposante encore que la précédente, mais a dû l'abandonner à son triste sort sous le soleil du désert. Personne n'est venu la voir. Il a tenté, tant bien que mal, de remonter le courant, animé il est vrai en arrière-plan d'un désir de revanche qui masquait la vision des réalités.

Avec le recul, Jobs peut le reconnaître : son propre jusqu'au-boutisme l'a parfois desservi. En 1988, il avait rendez-vous avec les représentants de plusieurs universités afin de leur présenter sa machine NeXT. Des milliers de bons de commandes dépendaient du déroulement de cette soirée. Peu avant le dîner, Jobs apprit que le personnel avait négligé de lui préparer un plat végétarien. Furieux, il décréta l'annulation du plat principal pour tous les invités ! En dépit des tentatives d'apaisement de ses proches collaborateurs, il préféra laisser ses clients potentiels affamés plutôt que de changer d'attitude.

Au début de l'année 1993, la désolation a été son lot, tandis qu'il contemplait son rêve brisé en cette insupportable journée de février où les biens de NeXT ont été vendus aux enchères, comme de la vulgaire quincaillerie. Tandis que les années défilaient, il voyait se profiler la terrible perspective de devenir un *has been*...

Alors que certains chroniqueurs méprisables commençaient à écrire le mot « FIN », le vent a tourné. In extremis, Jobs a été sauvé par une passion secondaire, croisée en chemin. L'animation 3D a occasionné une navigation houleuse des océans mais, à l'instar de Christophe Colomb, Jobs a débouché sur une terre neuve qu'il a apprivoisé. Une résurrection a pris forme.

Il a débarqué par la bande, là où on ne l'attendait pas : le triomphe de Pixar l'a remis sous les feux de l'actualité.

Toy Story venait de lui sauver la mise...

À présent, par un incroyable retournement de situation, Apple a rappelé à la rescousse l'enfant prodige jadis désavoué.

En cette fraîche matinée de janvier 1997, Steve Jobs roule en direction d'Apple, le cœur gros. Pendant plus d'une décennie, il n'avait pas remis les pieds dans ce royaume qui a jadis été le sien et dont il a été banni. Tant de souvenirs nostalgiques sont liés à cette épopée personnelle. Dans sa rancœur, il avait oublié combien il aimait Apple.

À 42 ans, il n'est plus tout à fait le même. Après un parcours en montagnes russes, il entre dans une renaissance personnelle. Sa folle jeunesse n'est plus qu'un roman-photo aux couleurs sépia. La chevelure de Viking qu'il arborait avec panache s'est clairsemée.

Une mutation en profondeur s'est produite. Il a rencontré la femme de sa vie, aussi belle qu'avisée, végétarienne et bouddhiste comme lui, et elle lui a donné de beaux enfants. Avoir connu les honneurs, mordu la poussière et tutoyé à nouveau le succès l'a grandi. S'il est toujours motivé par ce désir d'embellir l'existence, il a appris à faire la part des choses...

Les années à venir seraient flamboyantes, illuminées de bijoux éphémères qui sauraient néanmoins se faire une petite place dans l'Histoire humaine : iMac, iPod, iPhone... Il ne le sait pas encore mais, quelque part, une *good vibration* s'immisce dans l'atmosphère, annonciatrice de nouvelles réjouissances.

Steve Jobs est en train d'écrire le quatrième tome de sa vie...

Première vie

La quête

Chapitre premier

Faux départ

Faux départ... Les dés ont atterri sous la table et l'un d'eux est resté en équilibre sur une arête, interdisant que l'on fasse le décompte des points. Un autre est allé se perdre si loin qu'on ne le retrouve pas. Quant à ceux qui présentent leur face supérieure, ils affichent des 1, des 3, des 2.

Steve Jobs a raté son entrée dans la vie. En ce 24 février 1955, personne ne l'attend, et ceux qui devaient l'accueillir se dérobent, tournant le dos à leurs obligations. Tout n'est pas perdu. Un couple sans prétention va lui donner sa chance. Ils ont tant voulu un enfant...

Cela n'empêche pas la mère biologique de poser ses conditions pour ce bébé dont elle entend se dispenser. Avant de l'abandonner à son sort, à la façon de Moïse déposé sur le Nil dans un panier, elle souhaite que ce garçon, dont elle ne partagera pas les émois, puisse s'élever au-dessus de la mêlée. Elle n'en cédera la garde définitive que si elle est assurée qu'il fera des études. Avec

le recul, cette exigence paraît bien mesquine. Pourquoi n'a-t-elle pas elle-même pourvu aux besoins universitaires de son fils ?

Jobs aborde l'existence à la dure, bâtard ahuri. Qu'on le laisse jouer des coudes et il fera sa place dans la mêlée.

Bien des décennies plus tard, lorsque le défilé des événements autorisera un sage recul, Jobs reviendra sur ce début de vie et rappellera à qui veut l'entendre qu'il faut parfois patienter longtemps avant d'obtenir un recul adéquat sur les événements :

« On ne peut prévoir l'incidence qu'auront certains événements dans le futur ; c'est après coup seulement qu'apparaissent les liens. Vous pouvez seulement espérer qu'ils joueront un rôle dans votre avenir. L'essentiel est de croire en quelque chose – votre destin, votre vie, votre karma, peu importe. Cette attitude a toujours marché pour moi, et elle a régi ma vie. »

Eh oui... en ce 24 février 1955, la chance lui sourit mais il l'ignore encore. Elle l'a mené en Californie, une terre gorgée de soleil, bordée par un océan qui semble inviter à l'aventure. Pour tirer le meilleur des moments à venir, cette contrée est en tout point privilégiée. D'ici une douzaine d'années, le mouvement hippie installera son fief dans la ville éclairée de San Francisco. Un peu plus tard, la Silicon Valley verra émerger un geyser du nom de micro-informatique...

Jobs arrive juste un peu trop tard pour participer à la révolution culturelle des années soixante. Il va s'y baigner naturellement, épousant avec intensité les rêves d'un monde meilleur, le désir de changer les choses. Il va également développer un amour sans bornes pour cette fée récemment élue au chapitre des angéliques : la technologie. Elle va lui donner ses premiers ravissements, sa première sensation de confiance en soi. Qu'elle se rassure, il lui rendra au centuple ce qu'elle a apporté.

En cette année 1955, les résidents de la région de San Francisco ont d'autres préoccupations. L'Amérique vit une période dorée, globalement paisible, avec l'émergence d'un style de vie marqué par les bienfaits du progrès. Un vent de rébellion souffle en

filigrane avec les déhanchements du jeune Elvis Presley qui ont le don de mettre en émoi les adolescentes du Sud-Est des États-Unis. Pourtant, la vague ne touche encore qu'une population isolée.

Avant tout, Jobs va bénéficier d'un environnement familial privilégié, sans doute bien préférable à celui qu'aurait pu lui procurer sa mère biologique. Les Jobs sont des parents exemplaires, comme peuvent l'être des gens simples ; ils ont du mal à joindre les deux bouts mais ont à cœur d'offrir leur amour et leur savoir aux rejetons qu'ils ont adoptés. D'un bout à l'autre de sa jeunesse et jusqu'à la création d'Apple, il va trouver chez ses parents adoptifs un soutien continu et affable. Pouvait-on rêver meilleur écrivain pour cet esprit déboussolé, en perpétuelle interrogation, ultrasensible et mal dans sa peau ?

« J'ai eu de la chance, dira Steve Jobs en 1995. Mon père, Paul, était un homme vraiment remarquable. Il n'a jamais obtenu de diplôme. Il a rejoint les garde-côtes durant la Seconde Guerre mondiale et transportait des troupes de par le monde pour le Général Patton. Il lui arrivait toujours des ennuis et il se retrouvait régulièrement simple soldat. »

Deux années plus tard, Steve Jobs aura ces mots touchants envers la mémoire de Paul* : « J'espère juste pouvoir être un père aussi bon envers mes enfants que mon père l'a été. J'y pense chaque jour de ma vie. »

Si son histoire commence avec un bémol, il va la mener vers l'apothéose. Comme l'énonce un proverbe chinois qu'il va chérir : “The journey is the reward” – c'est le voyage qui est la récompense, la satisfaction...

Sans que nul ne le sache, Ariane a tissé un fil qui autorise la sortie du labyrinthe.

Que Steve Jobs soit...

* “Creating Jobs: Apple's Founder Goes Home Again”, *The New York Times Magazine*, 12 janvier 1997.

En ce milieu des années cinquante où Steve Jobs voit le jour, l'Amérique conservatrice n'a pas encore subi les assauts cathodiques du frêle Elvis Presley et du rock'n'roll, et encore moins les soubresauts de la future contre-culture. Les hommes vont gagner la pitance, leurs épouses maintiennent la maison propre comme un sou neuf, les enfants sont bien élevés, le dimanche, on nettoie la voiture et on entretient une pelouse coupée au carré. Nul n'oserait s'écarter de ce qui est de bon ton. Le qu'en-dirat-on sert de mètre étalon en matière de comportement social. La population ne semble pas s'en plaindre et, d'ailleurs, bien des cinéastes à la Spielberg ou Lucas dépeindront cette atmosphère paisible des années cinquante avec nostalgie.

En attendant, Joanne Carole Schieble n'a que 23 ans et elle porte un bébé conçu hors du mariage, ce que la norme réproouve. Mieux encore, le père n'est aucunement un Américain de bonne famille, ce qui à tout prendre aurait amenuisé la faute. Il est d'origine syrienne !

C'est à l'Université du Wisconsin que le méfait a été commis. L'étudiante Joanne est tombée amoureuse de son professeur de sciences politiques Abdulfattah Jandali. Monsieur Schieble père s'oppose à leur mariage et menace de la déshériter si elle désobéit. Lui avouer qu'elle est enceinte est au-dessus de ses forces. Pour cacher sa grossesse, Schieble va accoucher en Californie et se met en quête de parents adoptifs.

Le 24 février, elle donne naissance à cet enfant qu'elle a conçu par accident. C'est un garçon. Seulement voilà... Le foyer d'adoption escompté, une famille d'avocats, fait la fine bouche. Ils espéraient une fille et ne peuvent se résoudre à changer leurs plans. Désolés, ils ne souhaitent pas élever un garçon.

Joanne se rabat sur le deuxième couple de la liste d'attente : le quinquagénaire Paul Jobs et son épouse Clara.

En plein milieu de la nuit, Paul Jobs reçoit un appel :

« Nous avons un bébé, c'est un petit garçon. Est-ce que vous le voulez ?

– Bien sûr ! », répondent les Jobs.

Paul et Clara Jobs sont prêts à adopter l'enfant illégitime. Mais c'est au tour de Joanne de faire la difficile. Les Jobs font partie de la classe moyenne, ils sont loin d'avoir le standing d'une famille d'avocats. Steve Jobs l'a raconté lui-même par la suite : « Quand ma mère biologique a découvert que ma mère adoptive n'avait jamais eu le moindre diplôme universitaire, et que mon père n'avait jamais terminé ses études secondaires, elle a refusé de signer les documents définitifs d'adoption. Elle ne s'y est résolue que quelques mois plus tard, quand mes parents lui ont promis que j'irais à l'université. »

Le destin va prendre une drôle de tournure pour Joanne Carole Schieble. Aux alentours de Noël, elle épouse le Syrien Jandali à Green Bay, dans le Wisconsin. En juin 1957, tandis que Steve Jobs grandit en Californie, les Jandali auront un deuxième enfant, une fille nommée Mona. Leur union ne durera toutefois que sept années. En attendant, Stephen Paul Jobs a une sœur mais il ne le sait pas encore.

De condition modeste, les Jobs résident dans un pavillon de banlieue sans panache particulier. Tandis que Clara est comptable, Paul Jobs officie comme opérateur de machine dans une entreprise qui fabrique des lasers. Lorsque Stephen a 5 ans, sa mère est contrainte de faire du baby-sitting pour lui payer des leçons de natation*. Les Jobs vont plus tard adopter un deuxième enfant, une fille qu'ils nomment Patty.

En 1960, la famille déménage de San Francisco à Mountain View, au cœur de ce qui va devenir la Silicon Valley. L'enfant de 5 ans découvre avec stupeur une région qu'il perçoit comme un paradis : la vallée est parsemée de vergers, d'abricotiers, de pruniers. L'air est si pur qu'il peut distinguer les maisons comme les collines, loin, très loin.

Le petit Steve est fasciné par la dextérité de son père adoptif qui « avait du génie dans les mains », comme il le dira plus tard.

* Alan Deutschman, *The Second Coming of Steve Jobs*, 2001.

Il peut demeurer des heures à l'observer découper du bois puis le clouer sur l'établi de son garage. Un jour, alors que son rejeon a 6 ans, Paul Jobs découpe une partie de cet établi et la donne à Steve : « Voilà, c'est ton établi maintenant ! »

Il lui donne au passage quelques-uns de ses petits outils, et lui montre comment utiliser un marteau, une scie.

« Il a passé beaucoup de temps à m'enseigner comment construire des choses, comment les démonter, les réassembler* . »

Stephen Paul n'est pas ce que l'on pourrait appeler un garçon sage. S'il manifeste une activité supérieure à la moyenne, ses agissements trahissent une certaine dispersion. Par deux fois, ses parents adoptifs doivent l'amener en toute hâte aux urgences. La première fois pour un lavage d'estomac, Steve ayant avalé une bouteille d'insecticide. La seconde parce qu'il a introduit une broche dans une prise électrique.

Comme sa mère lui a elle-même enseigné la lecture, Jobs aborde l'école avec l'espoir qu'il pourra lire des livres et qu'il sera possible d'aller explorer le monde alentour. Dans la pratique, son contact avec l'autorité professorale se passe mal. « Toute la curiosité que j'avais naturellement développée a pratiquement été chassée. »

Steve Jobs a 7 ans lorsque la crise des missiles de Cuba éclate, le 16 octobre 1962 ; il reçoit cette menace sur la paix mondiale comme un choc.

« Je n'ai pas dormi durant trois ou quatre nuits parce que j'avais peur de ne pas me réveiller si je m'endormais. Je crois que je comprenais exactement ce qui se passait. Tout le monde le comprenait en fait. C'était une terreur que je n'oublierai jamais et je crois qu'elle n'est probablement jamais totalement partie. Il me semble que tout le monde la ressentait à l'époque† . »

Un an plus tard, le 22 novembre 1963, à trois heures de l'après-midi, Steve Jobs rentre tranquillement à la maison lorsqu'il entend

* Interview au Smithsonian Institute, le 20 avril 1995.

† *Ibid.*

un cri dans la rue : le Président Kennedy vient d'être assassiné ! Là encore, cet événement le terrasse, il a 8 ans. Sans réellement savoir pourquoi, il est conscient que l'Amérique vient de perdre l'une de ses grandes figures historiques.

L'école pèse de plus en plus sur Jobs. Aidé d'un copain de classe, Rick Farentino, il sème régulièrement la pagaille dans les classes. Leurs faits de gloire consistent à faire exploser des pétards dans les bureaux des professeurs. Ils iront jusqu'à lâcher des serpents dans une classe.

Comme il le confiera plus tard avec émotion, Steve Jobs n'a sans doute évité la prison que grâce à la sagacité de l'une de ses enseignantes de quatrième année (l'équivalent du CM1 dans le système scolaire français), mademoiselle Hill. Cette maîtresse de rêve a trouvé la méthode pour canaliser l'énergie débordante de ce trublion de 9 ans : « Je te donne 5 dollars si tu termines ce livre de mathématiques, ainsi que cette sucette géante. » Aiguillonné, Steve Jobs étudie assidûment et découvre la passion d'apprendre. À la fin de cette avant-dernière année d'école élémentaire, son niveau est devenu tel qu'il est en mesure de sauter une classe et d'entrer directement au collège.

À l'adolescence, deux courants influent sur l'existence de l'adolescent : la contre-culture hippie et la technologie. Imbibé de la musique rock des Doors ou des Beatles, et des poèmes fantasques de l'intrigant Bob Dylan, le courant contestataire qui prend forme ne peut qu'attirer ce garçon déjà soucieux de donner un sens à sa vie.

« Je me souviens d'avoir grandi à la fin des années cinquante et au début des années soixante. C'était une époque très intéressante pour les États-Unis. L'Amérique se trouvait alors à une sorte de pinacle de la prospérité d'après-guerre. Tout se déroulait selon un droit chemin, de la culture jusqu'aux coupes de cheveux. Et puis, les choses ont commencé à s'élargir jusque dans les années soixante où de nouvelles directions ont été prises de toute part. L'Amérique était encore un pays très jeune, avec une énorme

réussite. Le pays semblait jeune et naïf, si je m'en tiens à mes souvenirs de cette époque », a raconté Steve Jobs*.

L'artiste qu'il admire le plus est Bob Dylan. Steve Jobs apprend par cœur les textes de toutes ses chansons. Avant tout, il est impressionné par la faculté qu'a Dylan de changer régulièrement de peau, comme lorsqu'il décide d'intégrer de l'électricité dans sa musique, au risque de fâcher une partie du public qui l'a porté au pinacle : les amateurs de musique *folk*. Désormais, lors de ses concerts, une frange des spectateurs conspuait Dylan en hurlant : « Rentre chez toi ! », « Traître ! »... Pourtant, l'auteur de *Like a Rolling Stone* passe outre et leur livre ses mélopées comme il l'entend. Qu'on l'aime ou non semble être le cadet de ses soucis.

« Dylan ne faisait jamais de surplace. Les artistes qui sont vraiment bons arrivent toujours à un point où ils pourraient faire la même chose pour le reste de leur vie. S'ils continuent de défier l'échec, ce sont toujours des artistes. Dylan et Picasso ont toujours agi ainsi », a commenté Steve Jobs†.

Le refus de se conformer aux normes va se manifester très tôt. Steve Jobs est particulièrement malheureux au lycée de Mountain View. Un soir, alors qu'il est en septième année (l'équivalent de la 5^e dans le système scolaire français), il rentre de l'école et pose un ultimatum à son père.

« Je ne retourne plus à l'école si je dois remettre les pieds une seule fois dans ce lycée‡ ! »

Le garçon fait preuve d'une détermination étonnante. Paul Jobs se comporte en père magnanime. Fidèle à la promesse qu'il a jadis faite à Joanne Schieble, il juge primordial d'offrir à son rejeton l'éducation adéquate. Il est donc décidé que la famille déménagera, pas loin de là, de Mountain View à Los Altos. Une fois au lycée de Homestead, Jobs déploie une bien meilleure assiduité.

* Interview au Smithsonian Institute, le 20 avril 1995.

† “The Three Faces of Steve”, Steve Jobs Interview, *Fortune*, 9 novembre 1998.

‡ “Steve Paul Jobs”, *Current Biography*, 5 février 1983.

Mieux encore, il va faire plusieurs rencontres majeures dans le voisinage de leur nouvelle maison...

Son engouement pour la technologie, il le doit à son père. Régulièrement, Paul Jobs se rend dans des cimetières de voiture afin d'y acquérir, pour 50 dollars, divers véhicules abandonnés. Il les répare et les revend à des étudiants*. C'est ainsi qu'il va s'intéresser à l'électronique.

« Il y avait de l'électronique dans un grand nombre de voitures qu'il réparait. Il m'a donc montré les rudiments de l'électronique et cela m'a rapidement intéressé†. »

Fasciné par les appareils en tout genre, Steve questionne sans relâche son père adoptif sur le sujet. Si les Jobs reçoivent à dîner une personne qui semble maîtriser le domaine de l'électronique, elle peut alors s'attendre à subir un feu nourri de questions de la part de l'adolescent.

Dans la rue où habitent les Jobs, quelques maisons plus bas, vit un ingénieur, Larry Lang, qui est employé par Hewlett-Packard. Afin d'épater les enfants du coin, ce mordu de technique, radioamateur durant son temps libre, a installé un microphone et un haut-parleur reliés à une simple pile dans l'allée de sa maison. Jobs, comme d'autres gamins, s'amuse à parler dans le micro. Il a la surprise d'entendre sa voix amplifiée et cherche en vain à comprendre comment cet effet a pu être créé. Stupéfait, il court voir son père et s'époumone :

« Tu m'avais dit qu'on ne pouvait pas amplifier la voix sans amplificateur, tu m'as menti !

– Mais non, rétorque Paul Jobs. C'est effectivement impossible !

* "Creating Jobs: Apple's Founder Goes Home Again", *The New York Times Magazine*, 12 janvier 1997.

† Interview au Smithsonian Institute, le 20 avril 1995.

– Un voisin y est pourtant parvenu... »

Et comme Paul ne le croit pas, Stephen le traîne sur les lieux du fait !

Désireux d'en savoir plus, Steve fait rapidement connaissance de cet émule de monsieur « Q », l'inventeur des gadgets de James Bond. Par bonheur, Larry Lang se déclare ravi de partager ses connaissances avec ce jeune passionné. Il lui enseigne des notions avancées d'électronique et l'incite à acquérir des kits de construction Heathkit. Ceux-ci sont accompagnés de manuels expliquant comment réaliser les montages. Pour Jobs, l'assemblage de ces pièces marque un tournant majeur.

« Ces kits de construction vous apportaient plusieurs choses. On en tirait une compréhension de ce qui se trouve à l'intérieur d'un produit fini. On pouvait aussi comprendre comment cela fonctionne car ils incluaient la théorie sur le fonctionnement. Plus important encore, ces kits vous donnaient la sensation que vous pouviez construire les choses que l'on voit autour de soi dans l'univers. Elles n'étaient plus des mystères. Je pouvais regarder un téléviseur et me dire : "Je n'en ai pas construit un mais je pourrais fort bien y arriver." Ces objets étaient le résultat de la création humaine, non pas des choses apparues comme par enchantement dans l'environnement ! Cela vous apportait un niveau très élevé de confiance en soi. À travers l'exploration et l'apprentissage, on pouvait comprendre des choses très complexes en apparence. J'ai eu une enfance très chanceuse à ce titre », a raconté Jobs*.

Bientôt, Stephen Jobs gagne son argent de poche en achetant de vieilles chaînes stéréo qu'il répare et revend avec profit. Pourtant, l'adolescent ne se contente pas de reproduire à l'identique ce qu'il découvre, il fait déjà preuve d'un sens de l'innovation, de la simplification. Son professeur d'électronique de Homestead, Hohn McCollum, s'est d'ailleurs souvenu de lui comme « un solitaire qui posait toujours un regard différent sur les choses[†] ».

* Interview au Smithsonian Institute, le 20 avril 1995.

† "Steve Paul Jobs", *Current Biography*, 5 février 1983.

Lorsqu'il désire quelque chose, Stephen ne se donne aucune limite. Doté d'un culot hors norme, il se montre prêt à tout pour parvenir à ses fins. Un jour, alors qu'il est en quête de pièces détachées pour l'une de ses créations, il commence par appeler la société Burroughs, à Detroit. Faute de trouver son bonheur, il appelle William Hewlett, cofondateur de Hewlett-Packard.

Ce jour-là, Hewlett décroche son téléphone et entend au bout du fil la voix d'un gamin de 13 ans :

« Je m'appelle Steve Jobs et je suis à la recherche de pièces détachées pour fabriquer un compteur de fréquences. Pourriez-vous me les fournir ? »

L'aplomb du collégien séduit William Hewlett qui discute avec lui durant vingt bonnes minutes. À l'issue de cette conversation, il lui offre les pièces demandées et, mieux encore, lui propose un petit travail d'été chez Hewlett-Packard. L'adolescent va conserver un excellent souvenir de ce premier contact avec le monde du business.

Il ne lui manque plus qu'un alter ego avec qui partager cette flamme pour la technologie...

Chapitre 2

Woz

1970 est une année folle... Plusieurs héros des années soixante porteuses de tant d'espoir vont quitter cette Terre prématurément. Jimi Hendrix est l'un des premiers à s'envoler vers d'autres cieux. À trop flirter avec des substances qui procurent une éphémère libération, le guitariste métis y a laissé ses plumes. Le 18 septembre, il entre dans un sommeil dont on ne se réveille pas. Janis Joplin, l'oiseau blessé, le rejoint le 4 octobre. Fidèles à leur rôle de précurseurs, les fameux Beatles ont annoncé leur séparation le 10 avril, mettant fin prématurément au rêve multicolore de *All you need is love*. Visiblement mal informé, Elvis Presley va s'offrir une visite privée au Président Nixon pour l'assurer de son soutien et clamer que lesdits Beatles seraient « antiaméricains » – comment pouvait-il imaginer que ce dirigeant paranoïaque enregistrerait ses moindres conversations et qu'elles seraient rendues publiques lors de la sinistre affaire Watergate ?

Le 8 juin, Bob Dylan, l'artiste vénéré, le poète intègre et visionnaire, celui dont on a dit en 1963 qu'il « a mis le doigt sur le pouls de notre génération », casse volontairement sa propre image dans l'album *Self portrait*. Assagi, il chante d'une voix sirupeuse, et se positionne à mille lieues du symbole de porte-parole générationnel qu'on a voulu faire de lui.

Il se trouve qu'en cette année 1970, l'Amérique subit les remous d'un tsunami culturel qui bouleverse les consciences. La présidence est détenue par un individu si retors que les caricaturistes n'ont aucun mal à en tirer le portrait. La prétendue croisade pour libérer le Vietnam a tourné au borborygme et une majorité de jeunes refuse d'y être mêlée – certains ont publiquement brûlé leur livret militaire. En cette période chaotique où les valeurs qui ont construit la nation sont secouées de toute part, même la conquête spatiale ne fait plus recette. La mission Apollo XIII qui devait amener des astronautes à poser une nouvelle fois le pied sur la Lune a bien failli tourner au tragique : trois moteurs sur quatre et deux réserves d'oxygène sur trois ont défailli.

Telle est l'atmosphère mouvementée de cette année 1970. De tous les États d'Amérique, la Californie est sans doute le plus touché par la révolution des idées, des mœurs, des styles de vie. Steve Jobs, qui fête ses 15 ans le 24 février, se retrouve aux premières loges, trop jeune pour y participer pleinement, mais suffisamment mûr pour s'abreuver des courants de pensée contradictoires.

Pourtant, l'essentiel de sa vie est ailleurs. En 1970, Jobs rencontre un individu qui va changer son existence. Un fêlé d'électronique comme lui, mais débordant d'idées, d'imagination, d'esprit d'invention...

C'est un ami du quartier, Bill Fernandez, qui met les deux hurluberlus en contact. Son voisin, une sorte de Savant Cosinus, bricole toutes sortes d'appareils étonnants. Or, depuis six mois, ce garçon s'est mis en tête de construire son propre ordinateur. Fernandez s'empresse d'en toucher mot à Stephen : « Il faut que tu voies ça ! »

Ils se sont vus, ils se sont plus, ils se sont reconnus... Entre Jobs et Wozniak, c'est le « coup de foudre intellectuel ».

L'allure de Steve Wozniak est ancrée dans la contre-culture ambiante : des cheveux longs et une barbe enlacent son visage. Derrière ses lunettes brillent des yeux pétillants, pleins de malice. Bourré d'humour, Wozniak est jovial, facile à vivre, pourtant, il n'a que peu d'amis – il a du mal à se mêler aux autres. Comme Jobs, il est fasciné par l'électronique et passe donc le plus clair de son temps à l'étude des ordinateurs.

Comme le suggère leur nom, les Wozniak sont originaires de Pologne, un nom d'ailleurs courant dans la région des Balkans.

Né le 11 août 1950 dans la ville de San José, Steve Wozniak a rapidement montré des capacités hors du commun. À 3 ans, il savait déjà lire. Dès l'âge de 9 ans, alors qu'il était encore à l'école élémentaire, son professeur avait détecté en lui un « génie des mathématiques ». Un an plus tard, il avait déjà fabriqué sa propre radio. Par la suite, au lycée, Steve Wozniak va constamment se trouver en tête du classement dans les matières de sciences et de mathématiques.

« J'avais lu un livre qui mettait en scène des radioamateurs à la recherche de kidnappeurs. Cela m'a poussé à obtenir une licence de radioamateur et je l'ai décrochée en un an. Mon père m'a beaucoup aidé pour cela », a raconté Wozniak.

Il est vrai que le jeune Steve Wozniak est à bonne école. Il est le fils d'un ingénieur qui œuvre pour Lockheed, une société californienne d'aéronautique. Wozniak père collabore à des projets militaires enveloppés d'une aura de secret. À la maison, il est courant de le voir s'escrimer au milieu de plans qu'il a déroulés sur les tables du domicile de Palo Alto.

« Il buvait beaucoup de martinis, mais sa célébrité, il la doit aux solutions qu'il a développées et qui ont sauvé de nombreux programmes chez Lockheed. Il lui arrivait de venir à bout d'effroyables équations après de nombreuses semaines ou mois d'acharnement. Son exemple a rejailli fortement sur moi. J'en ai

tiré un goût de la précision », poursuit Steve Wozniak à propos de son père.

C'est son père qui a lui-même enseigné à Steve Wozniak l'électronique et l'informatique tout en insistant sur l'importance de l'éducation.

« Avant tout, il m'a parlé de l'importance de l'éthique, de dire la vérité, de tenir parole, d'achever les choses que vous avez commencées. Il était strict sur ces points, bien qu'il ne soit pas religieux. Il a été, de très loin, la plus grande influence de ma vie. »

C'est la lecture d'un article sur l'algèbre booléenne (à base de 0 et 1) qui sert de révélateur à Wozniak. Ce système de calcul le fascine et il se met spontanément à dessiner des circuits informatiques. Par chance, son père dispose de centaines de transistors et Wozniak peut donc passer son temps à transformer ses équations en circuits électroniques.

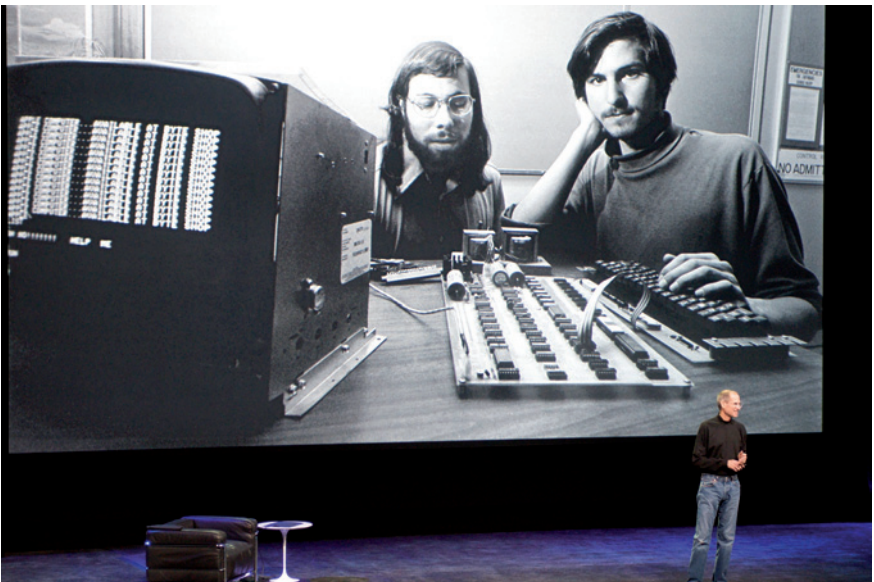
En 1964, alors que Wozniak a 14 ans, l'un des calculateurs qu'il a conçus décroche plusieurs prix lors d'un salon scientifique de San Francisco. Un représentant de l'Air Force le désigne « meilleur projet de l'exposition ». Captivé, l'un de ses professeurs de lycée intervient auprès d'une société locale, Sylvania, afin que Steve Wozniak puisse s'y rendre une fois par semaine et programmer leur ordinateur. Dès la première semaine, il réalise son premier programme qui simule le déplacement du roi dans un jeu d'échecs.

Obnubilé par l'informatique, Wozniak entreprend bientôt de concevoir son propre ordinateur. Son seul souci est pratique : il ne semble pas envisageable, en cette époque pionnière, d'acheter les composants nécessaires. En attendant, cette adulation l'accapare totalement, l'écartant des tentations en vogue : Wozniak affirmera plus tard qu'il n'a jamais touché à la drogue et n'a même pas bu d'alcool avant d'avoir 30 ans.

« Je détestais le goût de l'alcool et c'est encore le cas. En plus, j'avais un système mental qui fonctionnait bien et donc je ne



Vers 1975, Steve Jobs et Steve Wozniak examinent une « Blue Box » (boîte bleue), une création de Wozniak qui permet de téléphoner sans payer. Pour les deux compères, cette activité illicite n'a été que de courte durée. (Nos remerciements à Steve Wozniak pour cette photographie.)



Steve Jobs, le 27 janvier 2010, lors de la présentation de l'iPad, à San Francisco (Californie), devant une photo de Steve Wozniak et lui-même testant le premier prototype de l'Apple I vers 1976.



Le Lisa, ordinateur Apple lancé en 1983 et qui préfigurait le Macintosh. Vendu à près de 10 000 dollars, il n'a pas trouvé son public.



John Couch, directeur du projet Lisa, en 1983.

L'Apple IIGS, lancé en 1986, est le nouveau modèle de l'Apple II dont la première version datait de 1977. « GS » signifie *Graphics and sound*, en référence à ses améliorations techniques en matière de graphisme et de son.



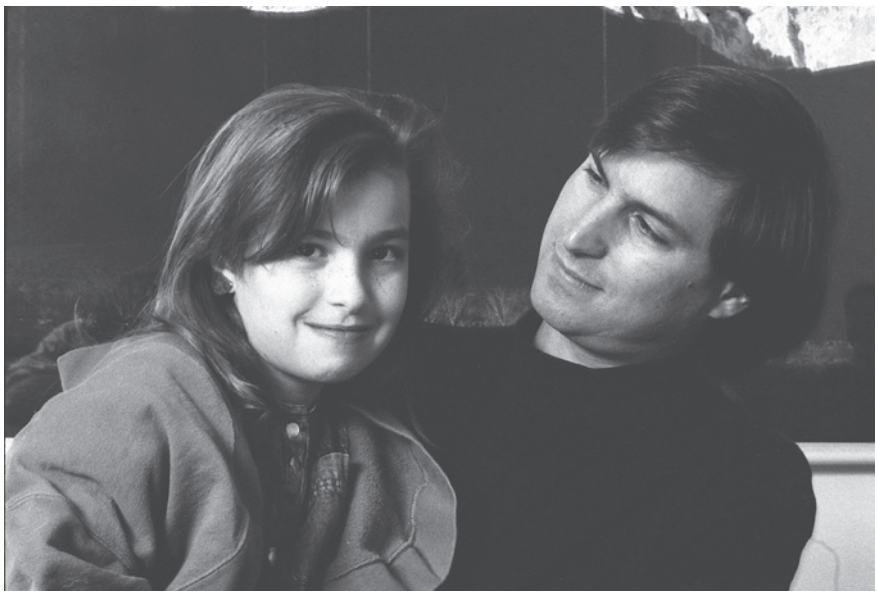


John Sculley, président d'Apple Computer (au centre), avec les co-fondateurs Steve Jobs et Steve Wozniak, en avril 1984 à San Francisco, pour la présentation de l'Apple IIc.

Steve Jobs et John Sculley au moment du lancement du Macintosh (1984). Si les relations entre les deux hommes-clés d'Apple sont alors au beau fixe, elles vont se gâter au cours des mois à venir.



Le milliardaire texan Ross Perot avec Steve Jobs en 1987. Déçu d'avoir raté l'opportunité de racheter la jeune société Microsoft de Bill Gates en 1979, Perot a investi des millions de dollars dans la nouvelle entreprise de Jobs, NeXT.



Steve Jobs et sa fille aînée, Lisa, à Palo Alto (Californie), en février 1989.



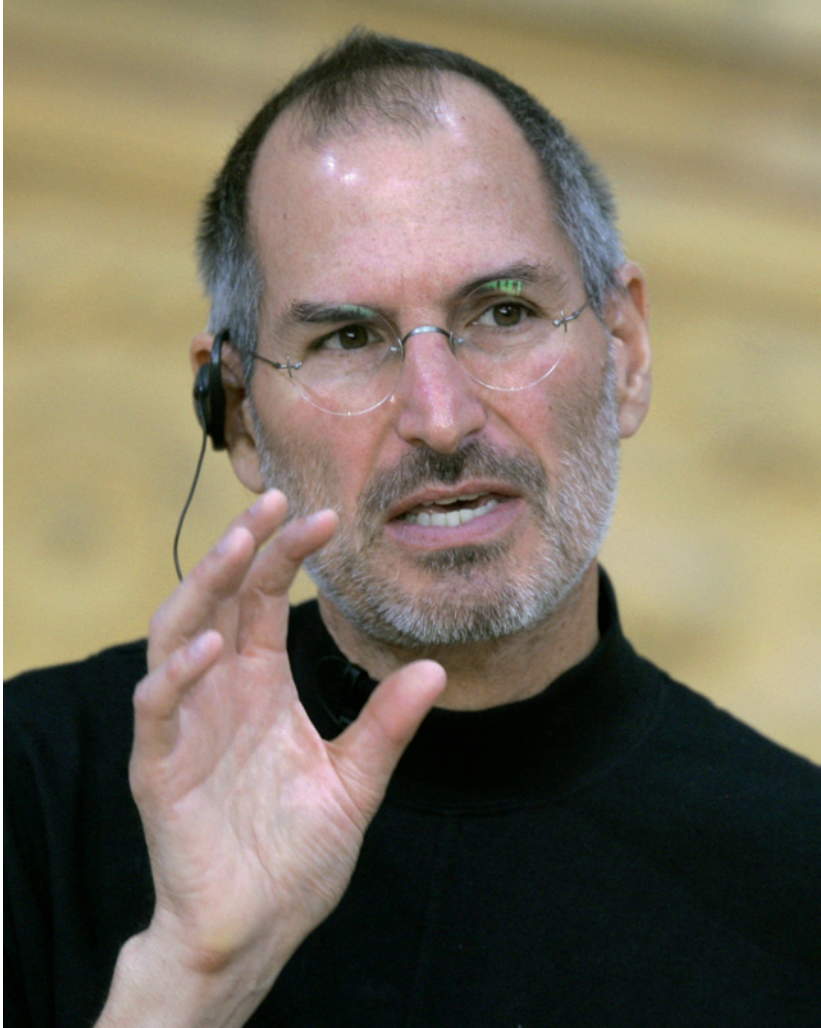
Michael Eisner (président de Disney), John Lasseter (directeur artistique de Pixar) et Steve Jobs (PDG de Pixar), à la première de *Monstres & Cie*, en octobre 2001.



Steve Jobs, un an après son retour aux commandes d'Apple, lors de la présentation de l'iMac à New York en 1998.



Bono et Steve Jobs, à San José (Californie), en octobre 2004, pour la sortie de l'iPod U2, une édition spéciale de l'iPod, gravée avec les signatures des membres du groupe U2.



Steve Jobs en septembre 2007.



L'iMac (sorti en 1998) a replacé Apple comme une entreprise à même d'innover au niveau du design.

L'iPod (première édition en 2001).



L'iPhone 4 (sorti en 2010 ; première édition en 2007).



L'iPad 2 (sorti en 2011 ; première édition en 2010).



L'Apple Store de New York, ouvert en mai 2006 sur la Cinquième Avenue, est devenu l'un des sites les plus photographiés au monde.



L'Apple Store Opéra, à Paris, ouvert en juillet 2010 – Steve Jobs adore la France, l'un des premiers pays à adopter le Macintosh en 1984 alors que ses ventes étaient encore faibles dans le reste du monde.